

Atelier d'écriture animé par **Ingrid Thobois**
Le 19 mars 2016 à la **Maison de la Poésie**

Textes écrits par :

Myriam Gaume, Michèle, Jean-Bernard Véron, J.H., Jeanne, C.L. De-Saër, Myrto, Barbara

La clé

Depuis trois jours, ils ont ôté ma cagoule.

Le gardien passe une fois par jour, je ne sais pas à quelle heure.

Il dépose une gamelle en fer blanc, un pain et un gobelet d'eau.

Sa tête est couverte d'un *keffieh* rabattu sur sa bouche. Je ne vois que ses yeux mais les siens ne regardent pas les miens.

- Omar ! *Yallah* Omar !

Dans le couloir, une radio crache des ordres brefs. Ça gueule ça court ça aboie.

Je n'ai pas vu le gardien partir.

La clé.

Il a oublié la clé sur la porte.

Le silence se refait.

Combien sont partis, qui est resté ?

Est-ce que je peux attendre ?

Est-ce que je peux repasser cette porte ?

J'ai du mal à me mettre debout, je vis je dors sur le sol depuis ma capture.

Maintenant.

Je tire le battant : la lumière, je n'ai pas vu la lumière depuis une semaine, j'ai compté.

J'y suis. Le corridor conduit à la lumière. Un balcon, j'y prends appui. Me voici sur les toits, mes jambes, ne me lâchez pas.

Ici, les rues sont pour les hommes. Les femmes se rencontrent sur les terrasses. Deux mondes réservés. Il ne s'agit pas de partir au hasard : en bas, la ville est tenue à l'ouest et à l'est par des factions, des milices rivales.

A quoi m'orienter. Une ombre, elle bouche la lumière.

Omar. Omar est devant moi, son regard me toise. Mon assiette de fer blanc est restée pleine et la clé sur la porte. Omar la retire, la porte se referme, le noir se fait, le verrou s'enclenche.

Je n'ai pas franchi le seuil de la cellule. Le monde des terrasses continue sans moi.

Un samedi, c'est impossible. Vendredi peut-être, le jour de la Grande prière.

- Myriam Gaume

Le balcon

C'est l'heure du café.

Marc a dit : « Je t'épouse ».

Il n'a pas demandé : « Veux-tu m'épouser ? ». Il l'a annoncé, comme il annonce tout ce qu'il fait, tout ce qui l'embarque. « Je t'épouse ».

Devant le balcon de pierre où nous nous appuyons côte à côte, face à la Méditerranée, mon corps se détache de la pierre tiède, poreuse.

Sur ma robe, une trace sablée. De la main, j'efface cette trace de mica et de sable.

Je ne réponds pas encore. Comment effacer une phrase d'un geste ?

Nos regards se croisent. Maintenant, c'est l'avenir. À perpétuité.

- Myriam Gaume

Le silence

Ma tête sur l'oreiller.
 Sa tête sur l'oreiller.
 De la croisée parvient le bruit du mois d'août : celui des voitures rares dans la rue, brise de feuillages tranquilles, à peine bercés.
 S'est-il assoupi ?
 Ou bien il reconstitue ses forces, les yeux clos.
 Le drap a bougé. Veut-il de l'eau ? Sur sa jambe découverte, un grain de beauté bleu, on l'appelle un Négus.
 J'ai le même sur l'avant bras. De lui à moi. Je ne savais pas. Je le tiens de lui. Et lui ?
 Au moment de la séparation, mon père me lègue ses secrets.

- Myriam Gaume

Balcon

Saison des pluies. Maison sur pilotis. Brigitte se balance dans son hamac rouge. Le petit-déjeuner est servi: tranches d'ananas frais... des orchidées se penchent nonchalamment sur ces jeunes Farangs fraîchement arrivés d'Europe. La maison est en bois. Les villageois l'ont aménagée spécialement pour ces étrangers: 18 filles et un garçon, le chef. La maison a mauvaise réputation: on y attrape le paludisme, la dengue et l'hépatite A, parfois deux des trois, parfois les trois. Charles S., le chef arrivé la semaine dernière avance lentement: il se plante au milieu du balcon et, sans regarder les autres, il dit: "L'eau a encore monté!"...

- Michèle

Silence

Chieng Raï: c'est l'hiver dans le Triangle d'Or. Les Sherpas attendent le touriste qui ne vient pas. Ils se rendent à la rivière chaque matin, espérant y trouver un client ou quelque chose qui y ressemble. Je suis arrivée dans ce lieu voilà trois jours déjà. Moi aussi, j'attends que d'autres personnes se joignent à moi pour pouvoir organiser le *trekking* chez les peuples *akha* et *yao*. Je me suis assise sur un talus: des papillons volent autour de moi, narguant mes narines ou les lobes de mes oreilles. Pour la première fois de ma vie, je m'ennuie !

- Michèle

Rivière

Kinshasa, au début des années quatre-vingts. Je suis ici parce que j'y ai rencontré un homme, un homme pas comme les autres. Avec lui, nous avons élaboré un plan: remonter le fleuve Zaïre en bateau pour nous rendre sur les lieux de la première épidémie d'Ebola. Vingt ans déjà se sont écoulés. Les sœurs qui œuvrent sur place, seules, sans médecin ni infirmière, sont dans un état de surexcitation extraordinaire. Non seulement un, mais deux médecins et amoureux vont venir les rejoindre. Ils arriveront par le fleuve et sur le bateau qu'on a pu voir en première page du *National Geographic* voilà quelques années. L'eau clapote le long des flancs du navire fatigué. Pas de médecins à bord. Le rêve s'est éteint...

- Michèle

Nouvelle

Assis dans son fauteuil, face à l'écran noir et blanc qui grésille, Louis regarde, distrait, l'ascension du Kilimandjaro. Il se demande ce qui peut bien pousser les gens à voyager, à endurer le froid, la tempête, les privations, quand on peut jouir de toutes ces images sans bouger de chez soi. Il a eu deux enfants qui lui ont donné six petits-enfants. Deux sont partis au loin. Il ne les voit jamais. Ils viennent de temps à autre conter quelques mésaventures, débarquent à n'importe quelle heure. Pour lui, le rythme, c'est sacré et les

rites, essentiels. Petit-déjeuner à huit heures. Thermos de café noir et la couenne de lard mise au four pour la salade de midi. Si ses frères viennent lui rendre visite, si ses collègues de l'usine viennent boire une chopine, il poussera la chansonnette. Avec sa toison argentée, il a toujours plu aux filles. Ce n'est pas Yvonne qui va le contredire. Alors, quand on aura sorti les verres, le Picon, le vin blanc, on distribuera les cartes pour une petite partie de *Couyon qui passe*. Aujourd'hui, il se le jure, ce n'est pas lui qui amassera les crolles.

Il se revoit sur le terrain humide, le sifflet fiché au coin de ses lèvres gercées. Ah, cette jeunesse qui court comme il le fit jadis!

Il ferme les yeux. J'ai septante ans, déjà, il est temps que je parte.

Il se retourne sur le divan, plonge son regard bleuté presque gris à travers les vitres de la pièce de derrière, celle qui jouxte la pièce où s'amoncellent dans le désordre tous ses outils usés, encrassés, encombrant le vieux poêle en fonte aux faïences fleuries. Il tente d'inspirer un peu de l'air qui passe sous la porte derrière lui... ça sent la pisse... il expire.

- Michèle

Histoire d'eau

Ce type, là-haut, il a crié, non ? Crier quoi ? Stop, stop, arrêtez-vous, vous n'avez pas... Vous n'avez pas quoi ?

Lui il court, refuse d'entendre. Dévale dans la pente, dérape sur la mitraille des graviers. Libre ! Enfin libre !

Il trébuche, merde ! Paumes écorchées. Et la bouteille d'eau qui a éclaté, ah ! Putain de merde !

Il se relève. Pas un bruit, personne. Et repart, sans courir cette fois-ci.

Le soleil est monté sur sa gauche. Un temps s'est immobilisé. Puis il glisse et il glisse et il roule sur les collines qui barricadent le canyon.

S'arrêter, faire une pause. Mal aux jambes. Bouche sèche.

Il s'assied. La tête lui tourne. Son empire pour un verre d'eau.

Il repart. Le canyon s'étire, s'ouvre, respire large. Et, là-bas, tout en bas, tout au fond, ce miroir, lumière et eau. Lumière qui caresse la rivière. Qui attend, qui l'attend.

Il presse le pas, puis ralentit. Tombe sur les genoux. Tempes qui tonnent. Il serre les dents, se relève et retombe.

Eau, si loin encore. Et mal, tout son corps. La gorge qui le brûle.

Allez, il faut continuer. Allez, allez !

Regard rivé sur cette foutue rivière qui ondule des hanches. La garce !

Le soleil coule derrière la barre rocheuse dressée contre l'horizon.

La lumière s'est éteinte.

Juste lui et cette eau, là-bas, qui se vautre dans le gris de la roche. Qui le regarde. Qui lui dit tu y arriveras.

Oui, il y arrivera.

Et donc repartir. Tomber. Se relever. Tomber encore.

La langue qui gonfle, qui l'étouffe. Gorge de carton. Souffle court. Impossible de refermer la bouche. Doigt qui frôle, lèvres de bois.

Et de nouveau tomber. Se relever. Continuer. Marcher à quatre pattes, les yeux fermés par l'effort, paupières nouées.

L'eau murmure. Que dit-elle ? Qu'il y est presque ? Qu'il est sauvé ?

Il s'arrête, attend, rouvre les yeux. Là, oui, elle est là, si proche. Suffirait presque de tendre le bras, de l'effleurer du bout de doigts.

Mon Dieu merci, il y est, il va bientôt y être.

Il serre les dents à les briser. Se relève sur les genoux. Allez, un dernier effort. Puis debout.

Son corps tremble, avance. Tu y es, tu y es. Juste un pas.

Et il tombe.

Son front a éclaté contre ce rocher que lèche la rivière par en-dessous.

- Jean-Bernard Véron

"La caresse de l'eau glissait sur son corps. Tenir son regard en alerte, que rien ne lui échappe, voir très loin. Ne pas se laisser surprendre afin qu'aucun geste brusque ne perturbe cet équilibre fascinant des fonds marins, pas tout à fait silencieux. Le bruit sourd de la respiration en bouteille et l'éclosion des bulles d'air peuvent devenir obsédants.

Elle ne perçoit plus la surface et soudain son cœur bat trop vite.

Elle se redresse d'un geste vif, repousse le drap, la couverture et dans une grande inspiration se souvient. Cet après-midi elle a rendez-vous à la " passe de l'Est" à marée haute, ces jours-ci le courant moins fort, son brevet de plongée devrait être réussi.

- J.H.

La salle était comble. « Roméo et Juliette » étaient de nouveau joués à la Comédie Française. Cinquante-trois ans s'étaient écoulés depuis la dernière représentation. Le Tout-Paris s'était précipité à la première. J'avais obtenu deux places au balcon grâce à un stratagème dont je préfère taire les détails. J'attendais avec une impatience mêlée d'angoisse. A quelle sauce ce metteur en scène fantasque allait-il assaisonner ma pièce préférée ? La fameuse scène du balcon, qu'allait-il en advenir ?

- Jeanne

Elle a dit « Silence »

Je fais silence.

- Jeanne

Il fait chaud, le soleil est au zénith. Nous sommes assis, les uns sur des tabourets pliants inconfortables, les autres calés contre des rochers, le carnet de croquis en équilibre instable sur les genoux.

En se penchant un peu, on arrive à percevoir, entre les bancs de sable et les buissons rabougris, le modèle censé inspirer les artistes pour ce premier cours de dessin hors des murs de l'atelier. Je mâchonne mon crayon, je cherche dans ma trousse une gomme oubliée, je contemple une fourmi qui monte le long de ma jambe, je rajuste mes lunettes, je me gratte la tête. L'angoisse de la feuille blanche dans toute sa splendeur. Comment représenter une rivière qui n'existe pas ?

- Jeanne

—*Arigato Gozaimashita.*

Les deux Japonais se sont inclinés. Même dans le métro, dans la foule, à dix mille kilomètres de chez eux, ils gardent leur courtoisie. Ils gardent aussi leurs distances.

Toujours, ils gardent leurs distances.

Ne jamais dire ce que vous pensez.

Ne jamais exprimer ce que vous ressentez.

J'ai essayé, moi aussi, de vivre zen. D'être détachée de tout. Je n'avais pas osé dire non à mon patron lorsqu'il m'avait proposé de partir travailler trois ans au Japon. Un poste à responsabilités qui donnerait un coup d'accélérateur à ma carrière. « Belle promotion ! » s'exclamaient les collègues, un peu envieus.

Quand j'ai fait part de cette proposition à Yves, mon copain de l'époque que j'avais rencontré au cours de peinture japonaise, il est resté silencieux. Puis, dans un souffle :

—Tu n'as pas accepté, tout de même ?

—Si.

Silence.

Puis il est parti dans rien ajouter, en fermant la porte très doucement.

Une séparation très zen, où chacun sourit quand un poignard lui transperce le cœur.

Ne jamais dire ce que vous pensez.

Ne jamais exprimer ce que vous ressentez.

–*Arigato Gozaimashita.*

- Jeanne

Particule à suspensions

Ça n'est pas un souvenir. C'est son enveloppe.

Celle qui a été. Et celle qui est laissée. Semi-ouverte, semi-offerte.

C'est aussi celle de ce que "je" en fait.

C'est son presque silence. C'est la part de moi qui est à sa résonance.

C'est l'antre d'un entre-soi : je deviens ce pont; et l'archange de cette église, celle de mon enfance, se fait archer.

Tel.

Telle la suspension du silence à nos souffles entrecoupés, je me sens "hors de". En retrait.

Je me "retraite" d'une part de toi, de nous.

Rien d'autre que tendre vers ce tout autre.

J'ascensionne les parties de ce "nous" qui n'est qu'en partie

Je suis à l'expire de ta phrase que je n'entends pas; son sourd murmure à tes lèvres

J'inspire l'air ambiant - Son tempérament

Les bulles d'air, composants de notre être-particule, percent le vide.

Je souris à cet avenir que nous avons choisi, tel le détricoté d'une dentelle sur la peau.

Ni tout à fait la nôtre, ni une autre.

C.L. De-Saër

Ton jardin n'était pas loin de la rivière, à quelque cent mètres, si bien que, te souviens-tu, vous alliez toi et lui regarder les canards, les chahuter un peu, leur balancer du pain et parfois des cailloux. Un jour l'un deux fut tué c'est sûr, le cou brisé pendait et il allait mourir. Toi tu pleurais, inconsolable. Toute petite, cinq ans. Lui huit ou neuf, c'était un dur, un petit garçon aguerrri déjà aux souffrances du monde, prêt au mal, à regarder sans se détourner cet oiseau si beau ce col vert, qui lentement s'affaissait. A regarder en y prenant plaisir je crois, et puis, comme à chacun de ses méfaits, te regardant toi, « c'est la vie » disait-il, la tête haute, le sourire crâneur. Tu reniflais, ravalais tes sanglots, et, essuyant tes larmes, tu le suivais vers l'ombre d'autres chemins.

Tout près de la rivière aussi, il y a la route. Si près qu'à chaque fois qu'on y passe, l'odeur de l'eau stagnante est là. Elle enveloppe, va chercher, fouille et blesse et rapporte durement des cailloux, le souvenir acéré. Cette route, non loin des joncs, « peu passante » on disait, un jour un homme y est passé sans jamais revenir.

- Myrto

Repentirs

Le paysage - l'école, un champ et des immeubles en graine - est zébré. Un jour, elle a passé ses jambes à travers les barreaux du balcon et a cru qu'elle ne pourrait plus jamais revenir dans l'enfance.

La fillette s'est assise sur sa chaise, un fauteuil rouge de plage qui occupe toute la largeur du tableau. Et je ne sais si c'est elle ou moi qui regarde.

Demain, une nouvelle vie commencerait.

On dit que le sol chancelle, on dit que la lumière brûle les yeux ce jour-là, on dit que les pieds souffrent. Tant mieux. Elle en ferait la matière de sa nouvelle vie. On l'avait abreuvée de silence et de blancheur. Tant mieux. Ca deviendrait une scène.

Elle franchirait la porte comme on brise un cadre. Ils avaient emmuré ses rêves dans le crépon du réel. Un grand-père autoritaire plus écrasant qu'un coup de poing, une mère aussi revêche qu'une division à trois chiffres, un père au parfum de peinture.

Le matin, juste avant de sortir, elle mettrait sa robe rouge avec des chaussures bleues, à talon, celles de maman.

Elle traverserait le regard des autres, surmonterait la route et ouvrirait largement les grilles. C'est le chemin pour aller au cours de flamenco. Elle le ferait, c'est sûr. Demain.

Mais pour l'instant, la fillette a suspendu son rêve comme un déguisement et est retournée s'asseoir sur le balcon, au-dessus de mon canapé.

- Barbara